

0145/10

Justo testo i stato leffemati
madafecto, puchi il doe i
stato leffemati abbrivato

"A BIENTOT, J'ESPERE"

Commentaires et dialogues

- A BESANCON, quelques jours avant Noël, devant la porte de l'usine RHODIACETA :

Yoyo - Cinq minutes d'arrêt.... Cinq minutes d'arrêt.
Importante information de Lyon.

- Georges Maurivard, dit Yoyo, militant syndicaliste, est venu apporter à l'heure d'une sortie d'équipe des nouvelles de Lyon.

Yoyo - Information, pour Lyon, de Lyon et pour demain.
Cinq minutes d'arrêt, les copains, groupez-vous.
Cinq minutes d'arrêt, groupez-vous autour des voi-
tures. Cinq minutes d'arrêt. 92 licenciements
à Lyon.
Arrêtez-vous cinq minutes, les copains.

- Rhodiacéta, filiale du trust Rhône-Poulenc, groupe 14 000 ouvriers dans les usines de Lyon-Vaise, Besançon et St Fons Belle Etoile. Tous se sentent menacés du chômage depuis que la Direction a annoncé des suppressions d'emplois, conséquence inévitable, dit-elle, du Marché Commun qui fait perdre à Rhône-Poulenc le monopole de certains procédés de fabrication du textile artificiel.

Yoyo - Approchez un peu qu'on fasse un groupe.

- Parler de licenciement à la Rhodia, c'est donc donner un contenu précis à une menace encore vague.
Par un matin froid de cette veille de Noël, à la sortie d'une des quatre équipes qui se relaient jour et nuit pour maintenir en permanence le travail des filatures, un meeting s'improvise.

Yoyo - Allez, approchez un peu qu'on crie pas trop.
A Lyon, le 15 décembre, les camarades recevaient leurs feuilles de paie. Sur leurs feuilles de paie, il n'y avait plus rien. Les ouvriers de 4 x 8 ont réagi et ont débrayé. La Direction a fermé la boîte. Il y a eu une rencontre avec la Direction et les organisations syndicales Samedi après-midi.

...

Ils trouvèrent un terrain d'entente et décidaient la reprise du travail pour lundi sans sanction. seulement, lundi, quand les copains ont repris le boulot, quatre-vingt dix se sont vus refuser le travail.

- Parmi ceux qui écoutent Yoyo, Georges Lièvrement, C.G.T., il n'y a pas longtemps, encore ouvrier à l'étirage mais que ses qualités de militant ont amené à des responsabilités plus larges sur le plan syndical. Il appartient à ce groupe de jeunes délégués plébiscités par leurs camarades au cours de la grande grève du printemps 1967. C'est là que nous avons fait sa connaissance comme nous avons fait celle de Yoyo alors tout jeune militant C.F.D.T. qui, pour la première fois, est monté sur un tonneau vide pour haranguer ses camarades.

Yoyo - ... ces revendications qui sont justes.

Chris Marker - Quand est-ce que tu es monté sur un tonneau pour la première fois ?

Yoyo - Ben, je pense que c'était une fois à une équipe où y se trouvait personne et puis parce que les copains m'ont monté dessus et qu'y fallait y aller quoi.

Chris Marker - Tu te souviens de ce que tu as dit, toi ?

Yoyo - Je me souviens que j'avais, que c'était très bref parce que j'avais peur mais il paraît que j'avais été très brillant, c'est sûrement parce que j'étais bref. Je crois qu'il faut être bref.

- Mars 1967 : La Grande Grève, dans le vocabulaire Rhodia.

Grève originale par sa durée : un mois entier. ; par sa forme : l'occupation d'usine oubliée depuis 1936 mais surtout par cette idée, continuellement reprise, que le déséquilibre

lié aux conditions de travail se traduit par un déséquilibre de toute la vie, que nulle augmentation de salaire ne suffirait à compenser, et qu'il ne s'agit pas de négocier à la façon américaine son intégration dans une société dite du bien-être, dans une civilisation dite des loisirs, mais de remettre en question cette société, cette civilisation elle-même. Et le résultat tangible de cette grève, ce n'est pas 3 ou 4 % d'augmentation obtenus, c'est l'éducation d'une génération de jeunes ouvriers qui ont découvert dans l'identité de leur condition, l'identité de leur lutte..

...

Yoyo - C'était sur une décision de tous les travailleurs qui ont décidé de se mettre en grève pour arrêter le chômage. Dans ces conditions-là, tous les gars se sont retrouvés ensemble et ont vécu, pour la première fois, une expérience de collectivité pendant huit heures par jour au moins dans le restaurant et dans les autres lieux de l'usine ce que, ce qu'on avait jamais vécu et là, on a, on s'est découvert mutuellement, quoi. Les copains ont pris des tâches plus importantes au fur et à mesure que, que la grève se déroulait. Ça a été le Comité de soutien, ça a été le fonctionnement de la bibliothèque, ça a été les animations des débats culturels.

Pol - La culture - la culture pour nous est une bagarre, c'est une revendication au même titre que le droit au pain, le droit au logement, on revendique le droit à la culture. Et c'est la même bagarre qu'on mène sur le plan culturel que la bagarre qu'on mène sur le plan syndical ou politique. Le représentant de la Direction prononce volontiers le mot "culture", tu comprends, on peut y foutre tout ce qu'on veut sous le mot culture mais ils prononcent jamais le mot "syndicat" ni le mot "parti politique". Pour lui, la culture, il parle de la culture, c'est à eux la culture, c'est eux qui la détiennent alors, ils peuvent en causer, ils savent ce que c'est.

Yoyo - Puis, il y a eu cette confiance qui s'est découverte entre, entre les gars. Si, ici par exemple, les délégués apparaissaient pour beaucoup de copains comme dégueulasses, ils ont pu, ils ont pu juger différemment pendant la grève où il y avait des problèmes et on essayait de les résoudre ensemble.

Chris - C'est là que t'as découvert les communistes ?

Yoyo - C'est là que j'ai découvert les communistes.

Chris - Quelle idée tu t'en faisais avant ?

Yoyo - Ben, j'sais pas, j'les évitais. Puis comme, par exemple, j'ai découvert Cèbe, on a vécu ensemble presque, puis que j'allais chez lui, puis que j'ai vu qu'il y avait presque que des communistes chez lui, puis je pouvais discuter avec ces gens-là.

...

Ils m'apparaissaient comme des gens normal, alors qu'avant, je pensais peut-être qu'il y avait, sur leur figure, quelque chose qui devait marquer qu'ils étaient communistes, or, j'en ai vu défiler trente, quarante, puis tous des gars qui bossaient avec nous, tous des gars qui luttaien^t et tous des gars qui luttaien^t intelligemment pour la paix, pour la culture. Qui c'était ? Des cocos ! Alors là, on commence à se poser des problèmes, quoi.

Chris - Et ça t'a mené où ?

Yoyo - Ben ça m'a amené au PC, au bout de six mois.

Un ouvrier - Pour moi, les communistes, quand j'étais gosse, c'était ceux qu'allaien^t pas à la messe. C'était facile, y avait pas, ceux qu'allaien^t à la messe c'était des communistes. C'était facile, hein ?

2e ouvrier - On est orienté comme ça, quoi.

1er ouvrier - Ca allait pas loin, ça allait pas loin. Y a une chose qui m'étonne maintenant, c'est que mon père, je crois qu'il est intelligent quand même, tous ces gens qu'il appelait communistes, il m'a toujours dit du bien d'eux. C'est une chose qui me revient à l'esprit maintenant sans le faire exprès. Mais, quand il me parlait de ces types là, il m'a jamais dit du mal d'eux, or, c'est maintenant que je m'aperçois qu'il valaien^t peut-être autant que les autres.

3e ouvrier - Je viens de la culture, je viens de la campagne, c'est-à-dire. J'ai toujours eu ces principes dans ma famille, d'aller à la messe, à l'église. A partir du moment où j'ai quitté ma famille, quoi, je suis parti à l'armée et je suis venu à la Rhodia après, et c'est là que j'ai eu une évolution, quoi, que je n'avais pas, je ne savais pas, que je ne voyais pas avant.

4e ouvrier - Tu comprends, la grosse théorie qu'on a à peu près quand on arrive au boulot, c'est : "Heureusement qu'il'y a des patrons - qui c'est qui vous donnerai^t du boulot, hein ?" C'est avec ça...

qu'on arrive. "Si ils étaient pas là, qu'est-ce que vous feriez ?"

"Vous avez bon temps, vous êtes toujours en repos !"

3ème ouvrier - Sans les patrons, qu'est-ce qu'on ferait ? C'est net, quoi. On est influencé, on arrive dans le monde du travail avec cette idée-là. C'est-à-dire que les premiers quinze jours que je suis arrivé, y avait une grève. J'savais même pas ce que c'était qu'une grève. J'suis resté dehors. Je t'avais demandé, hein "j'peux rester dehors ?" Moi, j'voyais bien que tout le monde restait dehors, j'suis resté dehors, j'savais même pas pourquoi.

MARTIN - Ben moi, ya un délégué qui m'avait déjà proposé de faire du collectage. Puis, heu, par la suite, après la grève, j'ai pris, j'sais pas avec les copains, avec les camarades, tout ça, ben, de plus en plus, je me suis intéressé au syndicalisme. Puis d'ailleurs, j'ai mon père qu'était déjà délégué. J'crois que ça m'a donné, j'sais pas, envie d'agir peut-être par rapport à ça. Tout petit, y m'emmenait déjà dans des réunions, des meetings, et toute la suite quoi. Alors, la grève du mois de mars, c'est là où j'ai pris conscience et puis que je me suis plus enfoncé dans le syndicalisme.

- on était copains, hein, on se connaissait. On était copains et j'ai voulu le syndiquer, il s'est sauvé.

Mario - Pourquoi ?

Geo Y avait rien à faire, parce que moi, c'est pas une vacherie, quoi, j'ai eu un différend avec le syndicat. C'était même pas la C.F.D.T., c'était la C.G.T. à l'époque, j'étais à Sochaux et je voulais plus entendre parler de syndicat. Y a même des grèves que j'ai pas faites. Et puis c'est venu que la grande grève, ça a fait un tilt, quoi.

Géo - Moi, j'étais à l'hôtel, hein. Alors, on se retrouvait le soir au restaurant. On parlait beaucoup plus de bonnes amies que d'autre chose, hein, ou bien on allait au cinéma. Eh ben, c'est vrai, quoi j'étais pas en contact avec des gars vraiment qui voulaient s'occuper de ça quoi, des gars qui avaient plutôt envie de faire la bringue qu'autre chose. Et puis, c'est là qu'à la grande grève, je suis allé à la bibliothèque. J'ai vu des gars qui

...

étaient déjà cultivés puis qui m'ont orienté là-dedans, quoi. C'est là que j'ai compris, quoi.

- Quand on est arrivé au 19ème jour de la grève, j'étais venu faire une collecte à Sochaux où c'est que je travaillais avant, chez Peugeot, puis que les gars disaient : "C'est très bien, il faut continuer, vous laissez pas faire, ne rentrez pas, continuez !" Vraiment, on voyait que eux, ils avaient vécu ça, hein, déjà et qu'ils avaient échoué alors ils voulaient pas que, nous, on échoue, on avait pas le droit d'échouer.

Parisot - Moi, depuis que je suis à la Rhodia, y a une chose qui m'a beaucoup impressionné, c'est les gars qui parlaient aux autres, les gars qui montaient sur le tonneau pour parler. Ça m'a beaucoup impressionné parce que, c'est la première fois que je voyais quelqu'un parler à une foule, que des gens étaient capables de tenir une foule. Alors, les premiers qu'y a eu, c'est peut-être Yoyo, c'est peut-être Castella ou autres, enfin n'importe quoi. Alors, aussitôt que j'ai pu avoir des contacts avec ces gens-là, disons que j'en ai profité. La première raison, c'est une raison personnelle, une raison, disons que je savais qu'une chose, c'est qu'en fréquentant des gens comme ça, j'avais toutes les chances d'apprendre quelque chose. Parce que je voyais bien la différence qu'y avait entre ces gens-là et les gens qui travaillaient dans mon atelier.

- Hein, alors, je savais qu'en fréquentant ces gens-là, j'étais sûr de gagner quelque chose.

Yoyo - T'es intéressé !

P. - Ben oui, je pense que sur ce plan là, je suis intéressé. La première raison, c'était une raison personnelle, la raison de m'enrichir personnellement. Alors, là, heu, ya une chose qui m'a impressionné au mois de mars, c'est quand j'ai vu tout le monde était dehors, j'ai vu qu'on avait empêché les patrons de rentrer, pour moi, c'était une grande victoire. Je pensais que c'était impossible que nous, on soit capable d'arrêter une boîte complètement comme elle l'était à ce moment là. On a fait un peu de tout, quoi. On a collé des affiches, marqué des inscriptions sur les murs. On a fait un peu de tout, tout ce qu'il fallait, quoi

...

ou ce qu'il ne fallait pas, on en sait rien. Et le fait d'entrer dans l'usine, comme ça ! on entrât on mangeait quand on voulait, on était tranquille, cinéma tous les soirs, quoi, c'était du tonnerre.

C. - Alors, t'espérais que ça continuerait comme ça !

P. - Non, j'ai pas pensé que ça continuerait, mais enfin, ce qu'y avait du tonnerre, c'était l'ambiance qu'y avait, l'ambiance de la grève. Tout le monde était en forme, surtout au début, tout le monde était bien... Enfin, ceux qu'y étaient pas, on les voyait pas. Oui, ben, c'était bien, quoi, moi je trouve que, je te dis, le cinéma tous les soirs, y avait des soirs où ça dansait, quoi. C'était du tonnerre ! Sur le moment, j'étais déçu. La manière où il a fallu rentrer, quoi, avec le peu qu'on a obtenu. C'est maintenant que je me rends compte quand même que ça avait été une grande victoire... disons que c'est une étape... Parce que j'ai vu, que c'est pas avec une bataille qu'on allait gagner la guerre. Mais c'est plutôt par un combat - comment est-ce qu'on pourrait appeler ça - un combat, un combat de longueur, un combat qui va durer peut-être longtemps. Mais il faut se battre tous les jours, c'est pas avec un coup d'éclat qu'on va faire quelque chose, quoi ; un coup d'éclat, on se fait remarquer deux jours et puis après, c'est terminé, on est perdu. Mais je crois que c'est en se battant, en se battant réellement tous ensemble et puis en essayant de... de savoir le maximum de choses, d'être le maximum de personnel qu'on arrivera à faire quelque chose.

- Georges Lièvremon t a suivi le même itinéraire, de la spontanéité à l'organisation.

G. Lièvremon t - Pourquoi je milite ? A 14 ans, je suis rentré dans une usine, je gagnais 48 F 50 de l'heure, j'allais au boulot à pied. Mon patron avait 40 ans. Je devais travailler huit heures, je gagnais 48,50 de l'heure, je marchais à pied, lui, y roulait avec une voiture immense. Il s'portait très bien. J'ai pensé qu'y avait quand même une inégalité, qu'il fallait régler des problèmes, que ça pouvait pas continuer comme ça. Alors, au début, j'ai dit "faut le tuer et puis prendre sa place". Et puis,

...

je l'ai pas fait. Et puis, j'ai rencontré un deuxième ouvrier. Et puis, on était trois, et puis on était quatre. Et puis, un jour, c'était en 56, on s'est mis en grève. C'était pas facile d'organiser une grève. C'était la première. On avait pas d'syndicat, on savait même pas ce que c'était qu'un syndicat mais on voulait lutter contre le patron. Il est venu un permanent syndical qui nous a conseillés, aidés. Alors, la grève s'est terminée je ne sais plus si on a gagné quelque chose ou pas, c'est déjà loin. Mais j'étais dans l'engrenage parce que, on avait peut-être gagné 10 F à l'époque, mais la différence, elle était toujours très grande et depuis, je cours après.

Un ouvrier - Et ben moi, tout ce que je peux expliquer, c'est que tu gagnes moins qu'avant.

Un ouvrier - On me pique 68 000 balles sur ma paie, quoi. C'est du vol, ça.

Un ouvrier - C'est un labyrinthe.
Oui, oui, c'est fait pour qu'on....

M. - Par exemple, là, tout ça, où vous trouvez que vous avez été volé, c'est dans le total ?

Castella - C'est simple, hein. Vous avez une prime d'intéressement qui était jusqu'au 5 décembre à 19,5. Ces 19,5, ils étaient calculés sur le salaire semestriel écoulé. Le gars qui avait touché 600 000 de salaire dans son semestre, il s'voyait en plus au mois de décembre attribuer les 19,5 de 600 000 en prime d'intéressement. Alors, à la suite des mesures prises, au lieu de 19,5, c'est 9,5.

- Une prime d'intéressement diminuée de moitié. Des menaces qui se précisaient. Tels sont les éléments nouveaux de cette fin d'année 1967 pour l'ouvrier de la Rhodia. D'autres éléments sont permanents. Par exemple, ce travail en 4 x 8 dont il sera beaucoup parlé au cours de ce tournage et qui crée apparemment dans la vie quotidienne des travailleurs en équipe des troubles qui vont bien au-delà de l'inconfort.

Claude Zédet - Ben, je travaille en 4 x 8, hein. La semaine, elle comporte sept jours. Je vais te prendre cette semaine par exemple. Tu comprendras mieux parce que - c'est assez difficile hein - ça change. Alors, j'ai pris mardi, mercredi de matin, jeudi, vendredi d'après-midi et samedi, dimanche, lundi, je travaille de nuit. Tu vois, deux jours de jour et

...

et trois jours de nuit. Pour faire les sept jours de semaine, je travaille les sept jours consécutifs. Si je travaille de nuit, je rentre à 4 H 1/2, elle, elle repart au boulot à 6 H 1/2, je la vois juste le midi, tu sais, elle me réveille, je suis mal luné, tu vois ce que c'est, quand t'as travaillé et puis que t'as mal dormi, alors, ça ne va pas. Le soir, elle rentre à 6 H 1/2, je repars à 7 H 20 moi. Faut qu'elle fasse à manger, on mange en vitesse. Pof, je fous le camp.

Quand je travaille l'après-midi, c'est pareil. Je rentre le soir à 8 H. Elle, elle a besoin d'aller se coucher. On mange, elle va se coucher, elle est fatiguée. Alors on se voit très rarement.

- Et puis, il'ya encore la gosse, en plus de ça. Enfin, j'estime que ma place, c'est encore moins dur que la sienne, tu comprends. Il faut qu'elle mène la gosse le matin, moi, je peux pas l'faire avec mon travail d'équipe. Quand elle part au boulot, faut qu'elle emmène la gosse chez les gens qui la gardent. Alors, le midi, elle la reprend. Et puis, elle la ramène à 1 H 1/2, elle reprend son boulot à 2 H. Alors, tu vois l'coup. Elle descend la gosse à 1 H 1/2 en bas du bâtiment puis elle revient, elle remonte, quoi, pour 1/4 d'heure, parce que... qu'est-ce que tu veux, qu'est-ce que tu veux qu'elle fasse là-haut. On n'a aucune vie familiale, quoi. Hein, la femme peut espérer avoir un peu mieux quand même. Je vais te citer le cas d'un copain. Sa femme a été, elle a fait une dépression nerveuse, hein, et puis maintenant, ça va mieux mais seulement ils vont divorcer, ils sont en instance de divorce, elle est presque guérie, elle, c'est après. Tu vois, le gars, il l'a supportée tant qu'elle était malade, hein, il s'est crevé et puis maintenant, ça va plus, maintenant qu'elle est guérie, il essaie de remonter et puis ils vont divorcer, ils sont en instance de divorce. Ça vient uniquement que sa femme elle a été malade, elle a fait une dépression nerveuse, hein. Tu comprends, le gars, il est déjà, il est diminué, quoi, avec son boulot, sa femme qui l'a crevé, alors, il ne réagit pas quoi. Ils n'ont plus que cette solution-là, ils cherchent, plus rien d'autre, quoi. Ils s'entendent plus et puis, c'est vrai, quand elle me parle de travail, de son travail, eh, bien, ça me contrarie, tu vois. Je peux pas y répondre "ça ne m'intéresse pas" j'en ai marre de parler tout le temps de ce travail.

...

Suzanne Zédet - On fait pas quelque chose d'utile en travaillant, on fait de l'utile pour soi parce qu'on ramène sa paye, quoi, mais enfin on travaille dans le vide, hein. De toutes façons, actuellement, on travaille dans le vide, quoi. Travailler pour les autres, c'est pas drôle.

Claude Zédet - Et c'est la machine qui nous conduit, quoi. C'est toujours pareil, y a aucun intérêt à ce travail, quoi. Moi, j'arrive à 8 H, à 8 H 10, je regarde déjà ma montre. Je m'ennuie, quoi, hein. On s'ennuie moralement, on s'ennuie, quoi. Et tu vois, je me demande si ça se passe dans les autres boîtes où le ménage travaille la journée. Quoiqu'il doit y avoir aussi la fatigue. Tu sais que le rôle de la femme ici est vraiment pas marrant, hein. C'est, elle a aucun loisir, quoi ; c'est toujours le travail, j'ai beau lui donner un coup de main mais il y a des choses que je ne peux pas faire.

Rends-toi compte. Le matin, elle part au boulot à 6 H 1/2, elle part enfin à 7 H 1/2, elle se lève à 6 H 1/2, elle part au boulot à 7 H 1/2. Elle rentre à midi. A midi, pof, elle va faire ses courses tout en vitesse, elle arrive, elle fait à manger, on mange rapidement, elle fait sa vaisselle, elle redescend la gosse, elle repart au boulot et le soir, le soir, c'est pareil, si je travaille de nuit, qu'est-ce qu'elle fait ? Elle fait sa lessive, elle repasse, elle, tous les jours ça continue.

Maumet - On arrive tous les matins, on sait notre place qu'on va prendre, tu vois, on nous le dit le jour avant, on sait quel métier. On arrive, y a une pendule comme ça, ça marque la minute. A telle heure, pan, y a des décalages toutes les 30 mn, y en a toutes les 20 mn, y en a toutes les 45 mn, y en a toutes les 36 mn. Alors, voyez, on n'arrête pas quoi. Si l'aiguille arrive juste à 60, pan, on décale une bobine. Alors, la bobine, on l'enlève c'est une bobine qui fait 20 à 22 Kg. On l'enlève on la met sur les chariots derrière nous, on l'épluche, après on coupe le fil avec les ciseaux, on met l'étiquette dessus puis y a qu'une minute entre temps pour l'autre bobine. Alors, après, pan, on décale, une minute passée, on décale l'autre. On a vingt bobines comme ça. Alors, une fois qu'on arrive au bout de 20 bobines, ça fait 20 mn. Alors faut avoir le temps d'éplucher, de mettre les étiquettes, faire les étiquettes, nettoyer un coup le métier, alors 30 mn, ça passe vite, 30 ou 36 mn, ça passe vite. Faut recommencer tout le temps comme ça pendant huit heures.

...

G. Lièvreumont - Ils ont plusieurs trucs, un de leurs derniers, c'est l'automation. Nous, on appelle ça accélération des cadences. Y a deux ans, je me rappelle à l'étirage, je faisais 188 cops, aujourd'hui, j'en ai fait 244. Ils font des appels à la collaboration. Ils disent "mais avec vos collectivités, entendez-vous avec nous et puis on va arranger le travail, on va vous donner par exemple 2/100èmes de seconde pour faire un travail" 2/100èmes de seconde en plus, s'entend, en plus des 2 qu'on avait déjà, ça va doubler le temps mais, comme de toutes façons, il en faudrait 6, on en perdra encore 2.

Pour manger, en principe, il faut avoir faim. Or, à Rhodia, quand on mange, c'est pas qu'on a faim, c'est que le cerveau électronique a pensé qu'il fallait aller manger à ce moment là parce qu'il y avait un trou dans la production. On va manger quand le cerveau électronique a décidé qu'on y aille.

Un jeune ouvrier - C'est toujours les mêmes gestes, les mêmes machines c'est toujours le même travail. Il me semble voir toujours le même film, entendre toujours le même disque.

G. L. - Faudrait quand même connaître quelqu'un pour en discuter qui trouve intérêt quelconque à faire ce geste-là 244 fois dans la journée et puis faire ce geste là 244 fois dans la journée.

Maumet - On enlève la bobine du dessus, on prend, on a une brosse, une petite brosse comme ça, on prend le fil avec la brosse puis on la met sur la bobine du bas, comme ça, on fait ça comme ça, puis après on enlève la bobine comme ça, puis on la nettoie.

- Toute la journée ?

M. - Ah, toute la journée comme ça, oui.

- C'est le département le plus dur ?

M. - La filature, oh oui, c'est le plus dur, c'est le plus dur. Il y a des endroits à l'étirage aussi où c'est dur, mais c'est pas pareil. Ils ont pas la chaleur. C'est la chaleur qui abasourdit là-bas. J'ai vu des gars tomber, hein, là-bas. Moi, je supporte la chaleur, ça va encore, mais y en a, ça coule, hein.

...

Mme Maumet - Y a des pertes de poids.

M. - Oui, y en a qui maigrissent de quinze, vingt Kgs. Hein.

Mme M. - C'est rare, hein, dix-huit Kilos...

M. - Moi, j'ai jamais bougé dans le boulot comme ça, mais y en a qui peuvent pas supporter, surtout les gros.

Mme M. - Si tu perdais dix-huit kilos....!

M. - Oui, parce que je suis déjà pas gros, moi, hein. Mais ce qu'il y a, j'ai perdu mes forces, là-bas.

- Tu as pris un coup de vieux ?

M. - Comment ?

- Tu sens que tu as pris un coup de vieux ?

M. - Oh oui ! oh la la... quand j'ai guitté chez ---, c'est une entreprise de bâtiment, ben je soulevais ^{sacs de} 250 Kgs de ciment sur mon dos puis je montais à l'échelle.

- Combien ?

M. - ^{sacs de} 250 Kgs, mais maintenant 50 kgs, ben je les lève avec du mal et puis le lendemain j'ai mal aux reins.

Mme M. - Oui, mais là tu travaillais toujours à l'air

M. - Oui, là je supportais de travailler. Je faisais onze heures par jour mais j'étais pas fatigué. Non. Puis, comme boulot, c'est bien plus dur, c'est pas pareil. Il y a pas d'air là-bas. C'est ça qui me tue. Il y a pas assez d'air. On est suffoqué, quoi. Quand on est à la chaîne. Maintenant j'y suis habitué, mais...

- Tu es en 4 x 8, toi ?

M. - Oui, oui, j'y ai toujours été.

- Tu aimes mieux ?

M. - Au début, j'aimais mieux, oui. Là je crois que ça va commencer à être dur hein. Je suis crevé. Que

...

ce soit le matin, après-midi ou de nuit, je suis crevé. J'arrive là, je me couche. Ça tient, on tient pendant quatre, cinq ans et puis après, c'est dur. Après quand on arrive du boulot... je mange, je m'endors à table. J'ai plus de force hein.

- Quel âge as-tu ?

M. - Moi, trente-huit.

- Et il faut parfois que tu dormes dans la journée, alors ?

Mme M. - C'est pas parfois, c'est tout le temps.

M. - Tout le temps quand je rentre... quand je suis de matin... Quand je pars à trois heures du matin jusqu'à midi, j'arrive ici à midi vingt, ben, à une heure, je suis au lit, je me couche un petit moment jusqu'à trois, quatre heures. Ça dépend le temps, hein, quand il fait mauvais je reste au lit jusqu'à cinq heures le soir. Et puis, je vais me coucher tôt le soir, faut se lever à trois heures.

- Et tu te reposes quand même ?

M. - Ah non, c'est pas pareil. On peut pas se reposer. On dort mais quand on se réveille on est mal foutu, on a mal à la tête. On sait plus où on en est, on est abasourdi. Au début, ça allait, au début, que j'étais là-bas. On est écoeuré pour un rien. A peine y a un bruit au-dessus, ça y est, on rouspète.

- Et puis, j'ai l'impression qu'il y en a du bruit ?

M. - Oh mais, c'est rien maintenant. C'est rien du tout maintenant. Toute la journée comme ça, hein..

- Toute la journée ?

M. - Oui, c'est tout le temps comme ça. Depuis six heures du matin jusqu'à dix heures du soir. L'hiver jusqu'à dix heures mais l'été jusqu'à minuit, une heure.

- Qu'est-ce qui te fatigue le plus en fait, c'est la répétition des gestes ou quoi ?

...

M. - Oh non, c'est de rester debout. Tout le temps debout. On est tout le temps debout hein, on a pas le droit de s'appuyer sur... y a des poubelles derrière, pour les déchets, ben des fois on s'appuie comme ça, ben faut pas. On le fait, hein, mais... si un chef nous voit... c'est toujours pareil ça dépend des chefs.

- Et de vous appuyer, ça diminuerait le rendement ?

M. - Ah non hein, mais normalement c'est qu'on va patrouiller, voyez, devant les métiers. Faut patrouiller devant, alors...

- Entrez, entrez !

M. - Tiens, voilà un ouvrier de la Rhodia, aussi.

- Asseyez-vous.

M. - Il travaille pas, il est à l'assurance.

- Vous êtes à la filature aussi ?

Le copain - Comment ?

- Vous êtes à la filature aussi ?

Le copain - Ah non, je suis à "finissage-fibres"

- en 4 x 8, non ?

Le copain - en 4 x 8, oui

- Il y a longtemps que vous faites le 4 x 8

Le Copain - Ouais, ça fait onze ans. Je suis dans ma 12e année.

- Quel âge avez-vous ?

Le copain - Trente-neuf

- Et dis-moi, quand tu es un peu libre, qu'est-ce que tu fais pour te distraire ?

Maumet - Oh ben, l'hiver je peux rien faire. L'hiver, je bricole un peu ici quoi l'hiver, mais l'été je vais à la baule de temps en temps.

...

- Tu vas à... ?

M. - La pêche... la pêche, les champignons.

Mme M. - Le muguet.

M. - Quand on prend l'air comme ça, ça fait du bien.

- Tu n'as pas d'automobile ?

M. - Oh non.

- Pourquoi ?

M. - C'est trop cher. Puis faut passer le permis, tout ça. J'ai plusieurs copains, ça fait six fois qu'ils le passent. Ils l'ont encore pas. Ce coup là, ils abandonnent. L'autre fois, le copain, il a passé, il a été... il a eu le code. Après il a échoué sur le code. Y a toujours quelque chose quoi. Après, la conduite, Y a toujours quelque chose. Ca fait déjà six mois qu'il y va. Et sa femme, elle a passé du premier coup.

- Elle travaille pas à la Rhodia ?

M. - Ah, non, non. Alors, ils ont la bagnole mais c'est la femme qui conduit quoi. Alors, c'est emmerdant.

- Pourquoi ?

M. - Je sais pas moi. C'est la femme qui conduit la bagnole...

- Les femmes conduisent mieux que les hommes normalement ?

M. - Oh, c'est à voir, ça.

- C'est sûr, elles sont plus douées

M. - Ben, j'sais pas

- Tu crois qu'il y trouve quelque chose à redire ?

M. - Oh non, elle conduit bien, hein, sa femme, elle conduit pas mal. Mais elle, elle voudrait passer... J'veux pas...

Mme M. - Il veut pas.

M. - Oh non, non.

- Pourquoi ?

...

Mme M. - Moi, je me sentirais capable mais il veut pas.

M. - Tous les copains qui ont une bagnole ils disent, "oh, c'est dur, faut payer la vignette, l'essence, tout, les réparations..."

Mme M. - Et puis, l'homme dépend trop de la femme, après.

- Qu'est-ce que t'en penses de ce qu'elle vient de dire ?

Mme M. - Oh, c'est vrai, va.

- Tu crois pas que son prestige en prendrait un coup si c'était toi qui conduisais ?

Mme M. - L'amour-propre masculin. Oh oui, oh ben ça...

M. - On a tous une mobylette.

- Et là, la bonne femme.?

M. - On s'arrange bien. L'été, c'est intéressant. On est mieux en mobylette, l'été. On va aux champignons ensemble, à la pêche, au bord de l'eau, avec les gosses.

Mme M. - Avec un bouquin

M. - Au bord de l'eau

Un vieil ouvrier - La nature surtout... la pêche, la chasse, la cueillette des champignons, le ramassage des escargots. La nature. Parce qu'on en éprouve vraiment le besoin. C'est vraiment là qu'on se sent le plus heureux. Parce que même un spectacle même de qualité, on a l'impression toujours... cette histoire d'enfermé... Même un beau spectacle on aime qu'il se termine parce que on en a marre d'être entre quatre murs. Alors, que dehors on vit vraiment.

CHEZ UN AUTRE COUPLE

- C'est les vacances...

- Oui, quand même, enfin l'été, c'est là qu'on sort.

- Oui, alors les vacances, ça c'est une période privilégiée. Mais dans le rythme de l'année.. ?

...

Lui - Dans le rythme de l'année... les distractions..
Ben, on en revient à la télévision.

Elle - Oui, oui, on a notre télé. L'hiver, c'est la télé ou l'été on pense à nos vacances, dans quelques semaines...

Lui - Oui, le plus de distractions, quand même c'est la télévision.

- Combien d'heures vous passez devant la télévision

Lui - Oh, je crois, une moyenne de...

Elle - deux heures par jour ?

Lui - Deux heures, deux heures et demie par jour.

- Ca ne vous paraît pas énorme comme proportion dans une vie ?

Lui - Ben, je ne crois pas parce que, on en parlait avec des copains, je crois que... enfin ils la regardent encore plus que moi.

- Oui ?

Lui - Des copains comme Roland, par exemple. Il l'allume... depuis qu'elle marche à cinq heures de l'après-midi, c'est jusqu'à la fin. Bien sûr, si, sur une vie énorme. Mais, on n'y pense pas. C'est comme de dormir à ce moment là, pourquoi on dort, c'est du temps perdu.

Maumet - La télé... je me couche à huit, neuf heures le soir. Ben, impossible de dormir, y a la télé du bas, y a la télé du dessus qu'on entend, hein, alors, c'est pas la peine, j'aime mieux écouter la télé. Si je vais au lit, je m'énerve, je peux pas dormir. Alors, je regarde s'il ya une pièce ou un film et je regarde la télé quoi, jusqu'à dix heures et demie, onze heures.

Le Copain - Y a trois quatre feuilletons qui passent à la télé, on les voit pas. Soit qu'on est... qu'on rentre à huit heures et demie soit qu'on part à sept heures et demie. Automatiquement, les feuilletons, on peut pas les voir.

- Et d'Astier, vous l'écoutez des fois ? et d'Astier de la Vigerie ?

...

M. - Ah oui.

- Est-ce qu'il te semble...

Le copain - Malgré qu'il est pour le gouvernement, là, il lance des pointes qui sont pas piquées des vers contre De Gaulle. On voit ce qu'il dit que.. Y a bien des choses de vraies qu'il dit. Pour mon compte personnel, il est franc.

- Tu as l'impression qu'il est franc ?

Le copain - On a l'impression, oui.

M. - Il a pas peur de causer, en tous cas, hein ! Ce qu'il veut dire, il le dit. C'est vrai non ? pour la grève de la Rhodia, il a bien causé. Je me rappelle plus ce qu'il a dit mais...

D'ASTIER - "En ce moment-ci se déroule, à Besançon et aussi à Vaise et aussi ailleurs, une longue grève. Elle a, à Besançon, déjà dix-sept jours, il s'agit d'un conflit entre le patronat, le patronat de droit divin, insupportable, et la classe ouvrière, bien en dehors de la politique".

M. - Hein, D'Astier de la Vigerie, on l'aime bien quand il parle ?

Mme M. - Oh, oui.

M. - Il dit ce qu'il pense

D'ASTIER - "Le communisme est la seule force organisée en France à part ce phénomène, De Gaulle. Qu'est-ce qu'il est . Cela reste un espoir pour une large fraction de la classe ouvrière, cela reste aussi le refuge des mécontents. Mais il faut tout de même noter une chose : c'est que le communisme est beaucoup plus fort comme aiguillon sur la fesse du boeuf capitaliste que comme une idéologie.

M. - Suivant comme il cause, il est pas pour le gouvernement ni...

Mme M. - Et pourtant y est

M. - Y est, oui, mais il est pas franchement gaulliste. C'est-à-dire que... il dit ce qu'il pense, à fond.

...

Le copain - Il est pour De Gaulle mais il est pas gaulliste.

- Quand il y a eu la grève à la Rhodia, il y a eu des choses à la télé ?

M. - Y a eu un truc qui m'a dégoûté, moi, c'est quand on a défilé dans les rues, alors, on était au moins quatre ou cinq cents, on est revenu tout de suite pour le soir écouter les informations, ils ont dit qu'on était à peine une cinquantaine. Alors, c'est là qu'on a vu que vraiment ils disaient des mensonges. Tous les gens de la Rhodia l'ont vu, ça, hein. Ils ont tous été écoeurés par ça. Parce qu'on était sur place, on voyait bien, hein, quand même ? C'est pour ça que maintenant quand la télé le leur demande, ben, à la Rhodia, les délégués veulent plus causer, ils veulent plus rien dire.

- A la suite des licenciements de Lyon, un véritable meeting est organisé devant l'usine. Castella, de la C.F.D.T. explique aux ouvriers un aspect nouveau du problème : que les congédiements d'ouvriers prennent l'aspect d'une véritable épuration syndicale.

Castella - ... Sur ces quatre vingt douze camarades, soixante dix-neuf sont syndiqués, d'anciens délégués ou militants. Ce qui prouve que la Direction sélectionne et qu'elle a décidé de manger du syndicat.

Maumet - Y a un chef qui nous a dit que, suivant des bruits hein, c'était pas officiel, que les patrons ils étaient presque d'accord pour augmenter la prime. Il a pas dit combien - mais que les gens resteraient dehors. Alors ça, nous on en veut pas, de ça, nous. Nous on a dit au chef, on veut les gars. On leur a dit, d'abord les quatre-vingt dix gars puis après la prime. Parce qu'ils sont malins les patrons, Hein, Ils voudraient augmenter un peu la prime, ça calmerait un peu l'esprit des gars. Puis après, les quatre-vingt dix gars on les laisserait dehors. C'est sûrement ce qu'ils pensent, hein. On augmentera un peu la prime, d'un ou deux pour cent, et les gars... On les accuse de sabotage, il paraît. Y a des types qui étaient à l'assurance, qui étaient même pas dans la boîte qui ont été licenciés, alors... Ils pouvaient pas faire du sabotage quand ils étaient à l'assurance, alors ça prouve bien que c'était déjà voulu ces licenciements-là.

...

Le Copain - Je crois que c'est pour casser les reins. Chez Peugeot comment qu'ils ont fait quand ils ont licencié les délégués ? C'est pour casser les reins à beaucoup, je crois.

M. - Oui, il y a quatre-vingt deux syndiqués dans les quatre vingt-dix, ils paraît.

Le Copain - Chez Peugeot, là, y a combien, a trois, quatre ans, quand ils avaient licencié, et ben ça, avait été le même topo. Oui, je crois que c'est pour ça, pour casser les reins aux militants. Pour dire, avec ça vous allez vous calmer.

- Est-ce qu'il y a d'abord eu du sabotage ?

M. - Ah, justement, ça c'est ce qu'on ne sait pas. Le fait qu'il y ait eu sabotage. Paraît qu'il y en a eu à Besançon, moi je l'ai pas vu non plus, ça hein. On a entendu parler.

Le Copain - Et à Besançon, ils ont porté plainte.

M. - Oui, pis, ils ont accusé un gars. Là y a un truc qui est bien. Ils ont accusé un gars de la Rhodia vous savez.

- Oui ?

M. - Alors, ce gars là, ils l'ont amené à---, sans preuves, sans rien, comme ils font d'habitude, tout le monde y est passé chez nous, ça fait rien, ils l'ont amené à---. Il est arrivé là-bas, il s'est fait tabasser par les flics. Alors le soir, ils l'ont relâché, parce qu'ils peuvent pas vous garder plus de quarante-huit heures, je pense qu'il y a un truc comme ça, hein. Il a été au boulot le soir. Alors, y a le commissaire de police qui a été le voir. Il lui a demandé, "alors, tues là" puis il lui a dit "Alors, mon gars, qu'est-ce qu'ils t'ont fait là-bas ?" Alors, il a dit "Vous voulez vraiment savoir ce qu'ils m'ont fait ?" Il a été vers le flic, il lui a foutu deux claques devant tout le monde là-bas à l'atelier. Il a rien dit. Il a dit "bon, je vais m'occuper de ça." Il lui a foutu deux claques devant tous les ouvriers de la Rhodia, dans l'atelier. Au commissaire, hein. Il paraît qu'il faisait une drôle de bille, hein.

...

-Discussion entre délégués

- Moi, je proposais de laisser le mouvement comme il était parti.
- Parce que si, vraiment....
- Pourquoi faire, annuler une heure...
- Si tu laisses...
- Pourquoi faire ? Parce que si les gars ont...
- Après le meeting, les délégués prennent la température du mouvement. La réponse n'est pas très bonne. Beaucoup de raisons, où entre le spectre des licenciements mais aussi l'absence d'une véritable unité syndicale, ont fait baisser la combativité. Et les mots d'ordre sont révisés en conséquence.
- Faut quand même qu'on prépare un projet.
- Quest-ce qu'on fait maintenant ? On refait les équipes qui sortent ou pas ?
- Comment qui sortent ? Ah ben, faut les consulter, faut reposer la question.
- Faut poser le problème à une heure et demie, hein, parce que...
- A une heure et demie, on le fait ?
- Pour la journée, tu parles ?
- Ce soir, à huit heures, l'équipe, faut la consulter, mais faudra être rapides, quoi, voilà. Le principe, grève de vingt-quatre heures vendredi en laissant tourner les copains des filatures et en leur demandant de s'engager à verser intégralement leur salaire pour les copains qui sont licenciés à l'heure actuelle à Vaise. Même si ils étaient réintégrés, tu comprends, il y a quand même une perte de salaire qui se pose etc... Alors, faut les aider. Je crois que ça ne serait pas mal. Alors faut dire aux copains, parce qu'on est pas nombreux...
- Alors, on laisserait tourner les filatures ?
- Voilà. On obligerait personne à rentrer en filature mais on ferait... pour qu'il y ait quand même un maximum de copains qui...

- ceux qui rentrent...
- pour éviter le lock-out parce que la lutte qu'on va mener, ben, elle va pas être facile, hein, on fonce à l'heure actuelle, parce qu'on voit dans les discussions, possibilité de réintégration si on y met le paquet, et puis, en plus, il y a possibilité également de discussion sur la paie, il semblait d'ailleurs hier... Ils voulaient nous amener sur la prime d'intéressement...

Ches MAUMET

Le Copain - La prime d'intéressement, c'est du vulgaire chantage. C'est un vulgaire chantage, quoi. Parce que.. On a la prime à l'intéressement. Mais les sous restent chez le patron. Pendant quatre, cinq ans. Alors, qu'est-ce que ça nous donne ?

- Qu'est-ce que tu vois comme solution, toi ?

Mme M. - Lui, il voit la révolution.

M. - Moi, je vois que la révolution, tu comprends. Y a que ça. Autrement on y arrivera jamais. Rien à faire. Puis tous les gars, ils disent comme ça.

Le copain - Oui, mais les autres à-----, ils voient encore pas.

M. - Oui, oui, y a qu'à la Rhodia qu'on bouge. La Rhodia puis les cheminots.

Le copain - Chez Lip, ils ont du chômage, ils s'en vont. Ils rouspètent mais c'est tout. On veut pas faire une heure de grève parce que, on a déjà pas tant de sous. C'est un fait, qu'il y a pas tant de sous. Mais, plus ça vient de l'avant, plus ce sera pire.

M. - Faut que ça revienne comme en 36, rien à faire. Moi, je vois que cette solution-là.

- Comment ça avait démarré en 36, tu te rappelles ?

M. - Par le textile, je crois..

Mme M. - T'étais trop petit !

M. - Oui, j'étais trop petit mais j'ai entendu causer quand même ! Ca doit être à Lyon, par le textile, je crois, les canuts, c'est ça, hein ?

...

- Et comment ils étaient partis ? Tu te rappelles des détails, toi ? Y avait eu l'unité d'abord, hein ?
CGTU-CGT ?

M. - Ah oui, oui, on m'a dit ça oui. C'est le principal d'ailleurs, hein. L'unité, Y a que comme ça qu'on peut y arriver.

Mme M. - Allez, au boulot.

M. - Bon, allez, je m'en vais, hein.

- Ben nous aussi.

- Bon, ben alors, messieurs...

- Salut Dédé.

- Je me sauve aussi , hein.

- Alors tu rentres ?

- Salut.

- Au revoir, messieurs, au revoir. Je repasserai demain à dix heures, hein ?

- Entendu, au revoir.

- Au revoir.

- Le vendredi, deux jours avant Noël. Le mouvement de grève annoncé a lieu. Pour les ouvriers des filatures, la consigne des syndicats est de rester à leurs postes, pour ne pas donner à la Direction un prétexte au lock-out, mais en faisant don de leur salaire aux licenciés de Lyon. Les autres sont incités à faire grève, compris les mensuels, les bureaux, les cadres, tous ceux que les grands mouvements de la base ont toujours moins concernés. Les ouvriers sont d'autant plus amers à leur égard que lorsque des suppressions d'emplois ont menacé les mensuels, eux se sont solidarisés.

Yoyo - ... deux minutes d'arrêt!

- Au micro, Yoyo Maurivard annonce que pour faire écouter aux mensuels qui vont sortir, un appel à se joindre au mouvement, les grévistes doivent établir un barrage à la porte de l'usine.

- on n'a pas le temps....

...

- Pas le temps ! bande de fumiers, ça...

- Solidarité !

Yoyo - .. nous vous le disons franchement, ce n'est pas parce que.. que vous n'êtes pas exploités comme nous. Les copains de Lyon, les quatre-vingt licenciés comptent sur vous. A Lyon...

- Serrez les coudes !

Yoyo - ... c'est la solidarité qui nous fera vaincre !..

- pour qui, pour nous ? ho, ho...

- On a débrayé pour vous, les gars, hein, ne l'oubliez pas...

- C'est fini. Les mensuels ont écouté l'appel des délégués mais pas un n'a suivi le mouvement. Et même parmi les ouvriers, la participation a été irrégulière. Mais les grèves ne sont pas une série de matches-revanches entre les patrons et les ouvriers, dont les résultats se totalisent sur un grand tableau. Elles sont les étapes d'une lutte dont victoires et défaites ne font que souligner l'existence. Yoyo et ses jeunes militants ne sont pas plus vaincus à Noël qu'ils n'étaient victorieux au printemps. Dans un cas comme dans l'autre, ils continuent d'apprendre.

Yoyo - La grève de Rhodia n'est pas un échec. Parce qu'ils veulent donner un Noël à leurs gosses, et ils sont obligés d'aller travailler, et ils savent qu'on a raison. Dix mille travailleurs, on peut estimer à dix mille travailleurs, ont perdu une journée sans... comme ça, là. C'est pas un exploit, ça, non, c'est ça la solidarité, c'est quelque chose de formidable, je sais pas, moi, comparé à ce que nous dit Guy Lux ou à ce que nous dit France-Dimanche, c'est quand même formidable, ça a une autre gueule, non ?

Un jeune - C'est sensationnel mais il y en a qui n'en sont pas conscients...

Yoyo - C'est pas sensationnel, c'est normal, c'est la classe ouvrière et... Et c'est ça qu'il faut avoir conscience, quoi, que les gens... Que c'est pas les conneries qu'on nous raconte qui sont belles, c'est pas ce qu'il y a dans France-Dimanche ou dans Ici-Paris mais dans ce que fait la classe ouvrière

...

Enfin, perdre cinq mille francs parce que des copains ont été licenciés, et encore aujourd'hui, verser des sommes de... de salaire pour que ces gars là aient leur salaire d'assuré... Si ça se savait, ça, un peu, si on pouvait le développer.. C'est pas de la culture ça ?

Un jeune - Si, même beaucoup.

Yoyo - Mais je veux dire aussi aux patrons que... on les aura, c'est sûr, parce que... Y a cette solidarité et qu'eux ne savent pas ce que c'est. On vous aura, on vous en veut pas encore terriblement, à ceux qui se prennent un peu pour des patrons et qui ne le sont pas mais ceux qui détiennent le capital, on vous aura, c'est la force des choses, c'est la nature et, à bientôt, j'espère.
